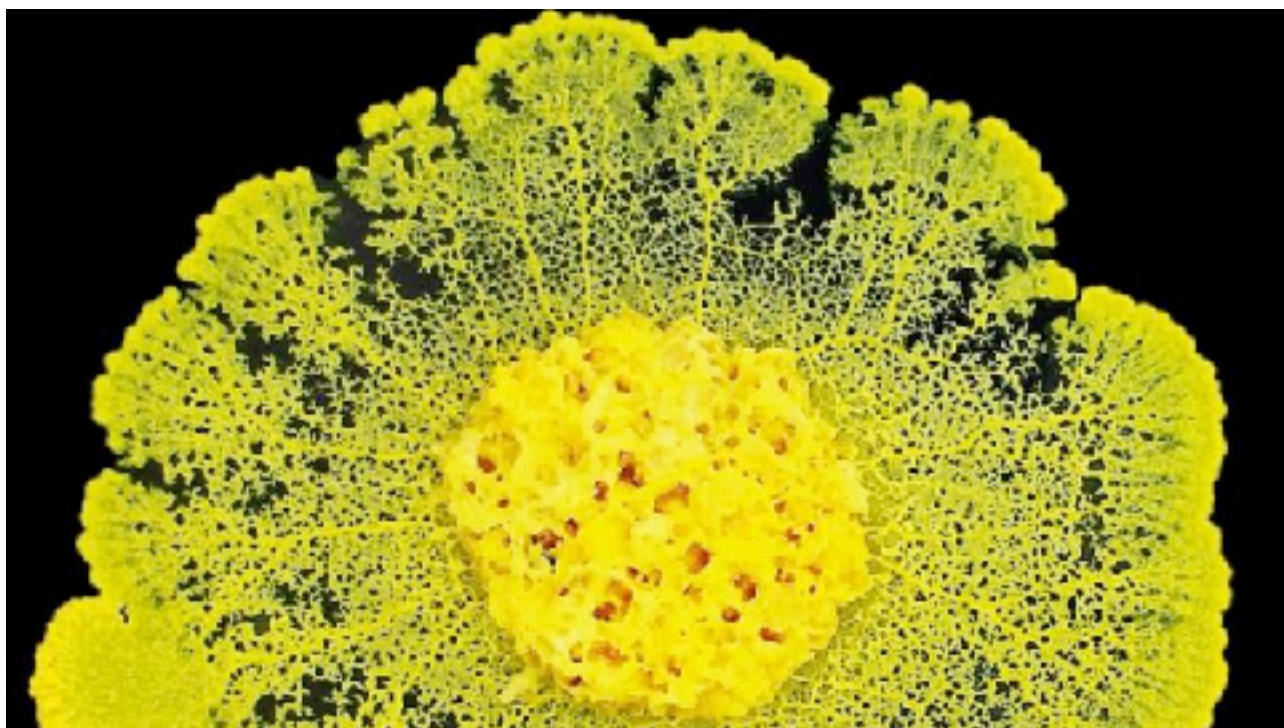


LA DERIVEE  
Léonie Hoff

Paris, le 03 juin



*A tout ceux que je ne connais plus.  
A Marilou.*

*A ma muse.*

## JOUR UN :

*« Il y avait dans cette forêt, cachée loin des hommes et encore plus loin des villes, une sorcière vieille comme les siècles. Elle était immortelle, grâce aux fleurs violettes qu'elle cueillait au milieu des fougères, chaque matin. Elle avait échappé à l'Inquisition, aux bûchers et même aux deux grandes guerres qui déchirèrent cette partie du monde occidental. Un soir, alors qu'elle préparait les fleurs en gelé pour les transformer en élixir d'éternité, elle se rendit compte de sa lassitude. Elle avait oublié beaucoup de souvenirs, vécu beaucoup de chose. Elle pensa à la mort avec tendresse, se dit qu'il était temps, à présent, d'abandonner cette forêt aux hommes. Car la vie n'a-t-elle pas seulement de sens dans sa finitude ? C'est ce qu'elle avait entendu dire, petite fille, à l'époque si lointaine, où vivait encore son père.*

*Il lui suffisait, pour trouver le néant, d'arrêter de cueillir les fleurs violettes et de ne plus les préparer en gelé. Mais voilà, tout les matins du monde lui professaient une journée bien belle, il y avait toujours et encore quelque chose à faire pour repousser la mort au lendemain. Alors elle cueillait les fleurs et elle les cueillit jusqu'au dernier matin du monde. Jusqu'à la Super Nova du soleil, jusqu'à la fin de la galaxie. »*

Tout les matins, sans y penser, je récite dans ma tête ce petit texte de foi. Il loue l'éternité et l'immortalité. *« Il y avait toujours et encore quelque chose à faire pour repousser la mort. »* On l'avait appris à l'Ecole lorsque la Grande Révolution de la Vie a été annoncée. Par coeur.

*« Enfants, vous serez les premiers à ne pas connaître la mort. Voici une histoire.»*

Je me souviens encore, je crois, de la salle blanche où un homme en uniforme militaire guindé nous avait annoncé cette charmante nouvelle. Je ne savais pas vraiment encore ce qu'était la mort. Et je n'ai jamais eu besoin de l'apprendre.

Je nourris depuis, pour elle, une fascination plus que morbide. Je me demande, enfaite, à quoi elle ressemble. Je la fantasme tout les soirs, avant de dormir. Comment meurt-on ? Est-ce un sursaut avant l'immobilité ? Est-ce que le corps devient bleu ? Vert peut-être, à cause de la pourriture. Est-ce que la peau devient froide, est-ce qu'elle fond sur les os du cadavre ? Comment c'est, de ne plus être ? Et puis, après, quoi ? Ça ne me semble même pas possible. C'est ce qui m'amuse le plus. Pourtant mes parents sont mort, c'est sur.

Je ne sais pas vraiment quel âge j'ai. L'âge n'a plus de raison d'être. J'ai gardé mes traits de jeune fille. Je ne ressemble plus à un enfant, mais à la fille sur les photos que ma mère gardait précieusement dans un tiroir de sa table de nuit. Des souvenirs de sa beauté, de sa jeunesse, de sa liberté *« volé par ton père et son alcool, choisi mieux ton homme, ma fille. »* Je m'en souviens étrangement bien, de ces clichés et je lui ressemble beaucoup.

De vieux amis de mon ancienne classe en veulent beaucoup à leur parent de les avoir abandonné a l'Ecole. Mais moi, je savais que mes parents étaient trop pauvres pour me garder et que l'argent offert par les Messies pour mon achat, avait sûrement acheté une cirrhose bien mérité à mon géniteur. *« Loués soient les Messies, car il ont vaincu la mort. »*

Ce fut par notre sang et notre souffrance, mais que vaut le sang quand on ne peut pas mourir ? *« Loués soient les Messies, car ils ont vaincu la mort. »* Hourra. Ces phrases que j'ai apprises par coeur parasitent toujours un peu mon esprit. Il commence à claudiquer, mon cerveau. Je savais qu'un jour la propagande finirait par gravement secouer mon équilibre mental. Qu'importe. *« Je suis, donc je suis. »*

Je me lève calmement, il est tôt et je me sens fatiguée. Je serais bien restée au lit tout la journée. Je regarde mon appartement en désordre.

Ma 39ème relation longue, Yann, a cassé toutes les assiettes et tout les verres. C'était hier ou avant hier, quand j'ai décider de retourner au célibat. Décider... Il m'en coutera

beaucoup pour remplacer toute cette vaisselle. Qu'importe, j'ai bien assez de temps pour gagner l'argent nécessaire.

En fonçant vers la cuisine, je m'écorche le pied à cause d'un des débris. Je me promet, en murmurant, quarante belles années de célibat. Yann était un emmerdeur de première, un gros molosse façonné de propagande. Un immortel de deuxième génération, les pires. Il était beau, c'est tout. Il baisait bien aussi. Et puis, il me trompait assez pour que j'en ressentie des frissons. Quand je lui rendais la pareil, c'était tout aussi excitant. Il devenait si violent que la mort semblait, d'un coup, à portée de main.

*« Loué soient les Messies, car ils ont exorcisé la folie des hommes. »*

Je commence toujours ma journée par une poutre de cocaïne bien méritée. Je n'aime pas l'alcool, je n'ai pas hérité du goût de mon père pour ces choses là. La drogue en revanche. Mon organisme a déjà vaincu quinze cancers et mon cœur s'est régénéré une trentaine de fois. A quoi sert de se priver des bonnes choses lorsqu'elles n'ont aucune conséquence ? Bien sûr, le cancer est douloureux, mais on ne se souvient jamais de la douleur.

Puisque les années passent vite et que la mémoire humaine est sélective, j'ai appris à résonner en terme de souvenir. Rien ne compte plus que les choses dont on se souvient. La sensation de la cocaïne à jeûne fait partie des choses que l'on oublie pas. Le cancer et ses simagrées, eux, ne me restent jamais trop en mémoire. Tout comme la voix colérique de mes anciens amants ou la douleur des coups que Yann aimait me faire subir.

*« Béni soit les Messies, car ils ont assassiné la douleur. »*

J'ai gardé la sale manie de compter les choses. Une vieille habitude que je tiens probablement de ma mère, prompte à compter chacune des calories qu'elle ingurgitait. J'ai parfois envie de me rappeler de sa voix. En fait, au fil des ans, ma mère est devenue un titre abstrait pour une entité inconnue. Ai-je véritablement eu une mère ?

Après mon « petit déjeuner », je me douche et je m'habille. Je porte l'uniforme des Hauts Ouvriers parce que je sais faire beaucoup de choses et beaucoup de métiers différents. Peinture, comptabilité, agriculture, réparations mécaniques, cuisine, journalisme, mosaïque, poterie, éducation canine, programmation informatique, experte en biologie marine, gestion de matériel, moulure et même marketing. En ce moment, je supervise des Deuxième Génération sur un chantier de construction d'un grand temple dédié aux Messies. Je leur apprend la mosaïque et la sculpture ainsi que l'art de construire des murs droits. C'est très amusant.

Je porte donc beaucoup de décoration sur ma jolie veste kaki et j'ai sur ma bibliothèque vide de livre, un sacré paquet de médaille de bonne travailleuse.

Le lion d'or de la meilleure campagne marketing, la médaille d'honneur de l'artisanat, le prix Festarn de la compétence, le prix Mobelle de la femme ouvrière et d'autres encore, moins importantes.

En ce moment, j'essaie d'être élue à la formation de conteur, des sortes de prêtre qui prêchent la bonne parole en tournant des films et en écrivant des scénarios. Je sais que cette fonction m'amusera énormément, mais ma pureté idéologique n'a pas obtenu une note assez élevée. Dieu merci, on n'a pas décelé chez moi de la dissidence. Je cache bien ces choses là. Mon âge exorbitant m'a rendu sage.

J'ai déjà été descendue dissidente à l'Ecole. Je blasphémiais souvent envers les messies, était insensible à la propagande et j'ai souvent mordu les scientifiques qui inséraient les tuyaux dans mon petit corps. Il faut quinze ans pour que le processus se termine. Quinze ans où notre corps est infusé de diverses substances chimiques. Bref.

Un des messie est alors venu me voir personnellement. Un grand homme blond, très beau, celui sur la plupart des statuts et des tableaux de la ville. Notre saint Messie blond, jeune et ambitieux. Je drague souvent en évoquant cette rencontre. Les deuxième génération et les troisième générations sont réellement fascinés par les messies. La première génération est comme moi, ils les ont connus.

Enfin. Il est venu me voir, cet homme si impressionnant pour l'enfant que j'étais. Il m'a parlé de l'Histoire et de son importance. M'a dit que je la faisais, cette Histoire en faisant partie des premiers immortels. Que nous étions par nos sacrifices, de fervents humanistes. Que le processus était certes long et difficile mais qu'un jour je serai récompensé d'une vie éternelle. Que rien ne valait ça. Enfaite, il ne m'a rien dit de plus que la propagande que l'on apprenait à l'Ecole.

Mais il avait joué de séduction sur moi, en étant tendre et doux. Ca avait marché. J'étais tombée sous son charme et je me suis promise de rendre fière cet homme, qui après tout, me possédait. Aujourd'hui, ceux qui sont décelé dissident, même s'ils sont rares, n'ont pas le droit au même traitement. On parle de torture sur des jours entiers. On raconte que c'est si terrible, qu'on s'en souviens pour toujours, que ça reste gravé là, dans les chairs.

Enfin, qu'importe, mon amour pour cet homme est passé avec le temps mais j'ai gardé, je ne sais pas pourquoi, une colère sourde, tout au fond de moi. Impossible de me souvenir pourquoi. Car après tout, a-t-on de quoi se plaindre, nous les esclaves immortels de ce monde ?

Ce n'est pas la douleur des expérimentations, je ne m'en souviens plus, après tout. Ce n'est pas non plus l'abandon de mes parents, ou la méchanceté des scientifiques. Quelque chose m'était arrivé à l'Ecole, mais impossible de savoir quoi. C'était totalement effacé de ma mémoire. Temps mieux.

J'ai finis par croire que c'était simplement un acte de résistance de ma part. Un trouble causé par ma nature anarchiste, forcément critique envers les pensées dominantes. Et dieu sait qu'aujourd'hui, une pensée unique courrait le monde. Travailler, toujours s'occuper, gagner de l'argent, vivre pour toujours, chérir les Messies.

Pardon, dieu ne sait rien. « *Loué soit les Messies, car ils ont enterré Dieu.* »

Je prends la route sur la moto qui m'a coûté quatre ans d'économie. Pas tant de chose, donc, mais ça, c'est parce que je gagne beaucoup d'argent grâce à mon statut de Haut Ouvrier.

Elle va très vite, elle tient la route, elle est magnifique et j'aime voir sur elle les regard envieux des ouvriers dans les transports en commun. J'ai déjà survécu à treize accidents, quatre os cassés, huit hémorragies et un empalement. Je me demande parfois si je ne suis pas masochiste. Ou peut-être que j'aime tenir ce genre de compte.

Les vieilles dames et leur manies.

Je file dans les rues, donc, sur cette moto qui se passe de pétrole pour avancer. Le pétrole est finit, il n'y en a plus. J'ai vécu les derniers litres, la panique soudaine et les milliers de solutions qui ont suivi rapidement, comme si elles avaient toujours été là. On roule à la Matcha maintenant, un liquide végétal composé en partie de cannabis. J'ai déjà travaillé dans une des usines qui le produisent. Ouvrier à la chaîne. Et l'éternité de ma vie ne m'avait jamais semblé aussi longue.

Je sais que beaucoup de deuxième et troisième génération ne change jamais de travail. Que beaucoup de mes collègues de l'époque sont encore à l'usine, deux siècles plus tard. Une éternité de servitude et personne à former pour prendre le relais, aucun temps de perdu, plus aucune erreur humaine, une bénédiction. « Bénis soit les Messies, car ils ont donné au travail sa juste forme. »

Je suis une exception parce que j'ai été maline. J'ai usé de mon temps, plus long que celui des deuxième et troisième génération, pour courir d'une formation à l'autre, pour ne jamais m'encrouter dans mon travail, pour toujours en changer. C'est comme de petites réincarnations. Quand on vit pour toujours, la réincarnation, ça semble très sympas. « Bénis sois-je, car je suis bouddha et bientôt j'atteindrai le nirvana. »

La religion est interdite, obsolète plutôt. Mais je me souviens des préceptes de quelques unes d'entre elle. J'ai fais partie, croyez-le ou non, d'un petit réseau de résistants

religieux. Ils prônaient le droit à mourir pour rejoindre le messie divin. Moi j'observais, excitée à l'idée de résister contre quelque chose. Mais dix ans dans l'illégalité c'est assez et on ne se voit pas être dans cette situation pour passer l'éternité. Le temps bouffe toutes les résistances, toutes les colères et tout les élans anti-système. « Bénis soient les Messies, car ils ont exorcisé la folie des Hommes. »

La plupart d'entre nous sont des ouvriers. Il en avait fallu beaucoup pour construire la Petite Planète sur laquelle je roule. Une main d'oeuvre calée et calibrée a été plus qu'utile. J'ai vu la fin du monde et la Solution et la Grande Envolée. Des titres marketing ridicules. S'ils m'avaient consulté, j'aurai trouvé mieux.

Il y fait toujours nuit. Je ne sais plus très bien à quoi ressemble le jour. Les carences en vitamine D ont nécessité de nouveaux ajustements sur les machines que sont nos corps. Mais tout va bien, nous dérivons vers une nouvelle planète. Atterrissage dans 194 ans. Une broutille.

Tout les édifices sont blancs et en titane, la route est éclairée par les lumières dérangeantes et multicolores des panneaux publicitaires. Dentifrices, voiture, vêtements, savons, produits ménager...

A droite à gauche sont disséminée les statut dorés des Messies, gigantesques et les grandes télévisions officielles qui, depuis trois jours déjà, radote en boucle « tout ce qu'il y a à savoir » sur la nouvelle naissance. Un nouvel immortel va venir rejoindre nos rangs, la Grande Mère est enceinte. On lui choisi un nom en ce moment. J'ai voté pour Gaston, je trouverai ça drôle d'avoir un Gaston dans nos rangs. Je n'ai jamais couché avec un Gaston. Ce ne sera sûrement pas retenu.

Moi, je n'ai jamais eu d'enfant. J'ai les trompes ligaturées, comme toutes les femmes de la grosse boule sur laquelle nous avançons. Toutes, sauf la Grande Mère. Les hommes, eux, ont été laissé tranquilles.

« Bénis soit les Messies puisqu'ils ont évité la surpopulation. »

J'aurai pu être mère à l'époque du lancement de la deuxième génération. Mais l'homme avec lequel j'ai été marié était stérile. Ce n'est pas un regret. Je me demande simplement si la famille et ce lien supposé si fort, tiens plus longtemps que 70 ans. Soixante-dix années et des broutilles, c'est la durée de ma plus longue relation amicale. Mais passé ce temps, Marilou et moi n'avions plus rien du tout à nous dire. Même si nous étions à l'Ecole ensemble, même si elle était comme de mon sang. Je ne sais même pas ce qu'elle fait en ce moment. Je ne me souviens pas non plus de sa voix. Je crois que ça me rend un peu triste.

Enfin, Gaston va grandir et il aura le droit aux mêmes processus médical que nous. Il dure 15 ans. Ensuite, il restera figé dans le temps et on ne sera plus de quand il date, ni qu'il a été cet enfant si célébré. Il rejoindra le rang des troisièmes générations. Il sera formé à un métier et le pratiquera jusqu'à toujours.

Je me demande souvent pourquoi la Grande Mère à décidé de devenir Grande Mère. Je ne lui trouve aucune raison. Être un four à gosse dans un monde où personne ne meurt, ça n'a aucun putain de sens. Pour passer à la télé peut-être. Elle est belle. Elle est adorée. C'est une déesse. Elle porte une couronne. Elle descend des marches couvertes d'un tapis blanc immaculé pour trouver au bout de sa course, une dizaine d'hommes agenouillés comme les chevaliers de l'ancien temps. Elle peut alors choisir celui qui sera le père du nouveau né et ils s'en vont, ils montent en haut du palais, cohiter. J'aurais peut-être dû postuler.

Il est 9h34 quand j'arrive au travail. Cinq minutes de retard. Mes ouvriers m'attendent et les mécènes du temple aussi. Ce sont des gens riches. Dans cette réalité, ce sont les Cadres, les Ingénieurs ou les Scientifiques qui possèdent les trois quart des richesses. Il y a des choses qui changent peu.

La femme m'interpelle immédiatement. Elle a une voix nasillarde que la cocaïne rend hilarante. C'est une présentatrice télé et son mari est un directeur d'usine automobile. Ils sont tout le temps sur mon dos. Ce projet de mosaïque est leur préoccupation principale depuis le début du chantier. Puisque c'est un savoir faire presque disparu et que je suis une des seules à savoir gérer ce genre de travail, ils sont très fiers de leur ouvrière et artiste, moi.

Dire qu'on s'est moqué de moi quand j'ai décidé de faire une formation de mosaïque. S'ils savaient, mes délateurs, ce qu'on me paye pour ces deux semaines de travail et le nombre de commandes qui suivent encore celle-ci. Tout revient à la mode, si on sait attendre.

- Albane, vos travaux commencent à prendre un peu de retard, ne pensez-vous pas ?
- Heu...
- Je pense qu'il serait bien pour vous de prendre quelques congés, si vous voulez mon avis. Vous avez une tête effroyable.
- Bah...
- Prenez votre journée de demain et revenez-nous en forme.
- Si vous voulez, mais...
- Enfaite, vous avez l'air surmenée.

Elle avait l'air navrée, elle devait avoir appris quelque chose. Ma rupture, mon actuel souffle au coeur ? Enfaite, elle connaît Yann. On se connaît tous de vue dans le quartier. Il a dut lui raconter ce qu'il s'est passé, le soir où nous avons rompu. Il doit s'inquiéter. Il est intentionné, le petit gars, parfois.

- Ca va très bien.
- J'ai pris la liberté de vous prendre un rendez-vous auprès d'un hypnotiseur, Han Ferry. Vous connaissez ?
- Non.
- Il fait des miracles. Il aide à faire remonter les bons souvenirs. Les vieux souvenirs...
- Oula ! J'ai besoin de tout sauf de ça. C'est ridicule, sérieusement.

On ne parle pas comme ça aux clients. Surtout s'ils pensent faire quelque chose de bien. J'ai oublié mes manières. Elle n'a pas l'air trop vexée.

- Je disais comme vous, Albane. Mais les résultats sur moi ont été merveilleux. Ce n'est pas pour rien que je suis devenue la présentatrice principale du journal de NMDnews. Tout est une question d'état d'esprit.

De l'amusement, je suis passée à l'agacement. Comme si je ne le savais pas, que tout est un état d'esprit. Rien de plus insupportable qu'une troisième génération qui donne des leçons. J'ai au moins 150 ans de plus qu'elle. Je l'ai littéralement vu naître. Et cette écervelée pense avoir mérité son post... Tu parles, c'est juste qu'on en avait marre de voir toujours la même gueule aux infos. Et qu'a elle, la nature a fait don d'un minois dont on ne se lasse pas, en dépit de sa voix. Elle verra quand les gens seront lassés, dans 20 ou 40 ans et quand son richissime mari aussi. Une chose est sur, je ne l'hébergerais pas chez moi.

Dépendre d'un homme ou d'une femme riche, quand on n'est pas mortel, c'est stupide. Finalement, j'ai dit :

- Oui. C'est très gentil à vous. Maintenant j'aimerais bien m'y remettre.
- Je vous transférerai ses coordonnées.
- Très bien.

Sur ce, elle me laisse et s'en va faire je ne sais quoi.

- M'dame, je crois qu'on a fait une erreur sur cette fresque-ci. Le visage... Il va falloir tout refaire.

Je contemple mon oeuvre en souriant. Le visage du Messie blond à en effet la tête trop grosse et déformée. Un de mes petits plaisirs personnels. Je l'ai fais exprès, bien sur. Il



faut bien rire un peu. Mais l'ouvrier qui me parle avec une voix tremblante, lui qui est responsable de cette horreur parce qu'il a obéi à mes ordres, est moins hilaire. Pour lui c'est blasphème, pour lui c'est gage qu'il a été mauvais. Il ne sait pas, il ne peut pas deviner que j'ai tronqué le plan.

J'ai sorti Jimmy d'une usine, comme tout les autres, grâce à un appel à la formation que j'ai pu obtenir suite à cette énorme commande. Je devine qu'il n'a pas envie d'y retourner, à l'usine. Alors il agit comme un lapin terrorisé constamment. En gros, il se donne du mal. J'ai envie de lui dire, pour qu'il se détende un peu, que moi aussi j'y retournerai forcément, à l'usine. On n'y échappe pas plus d'une cinquantaine d'année, après tout. Je sais que quand ma raison sera définitivement partie j'y resterai pour toujours.

- Ne t'inquiète pas, on va arranger ça discrètement. Je m'en occupe. Va rejoindre Mymy sur la fresque des chevaux.

Il soupire de soulagement. Je ne peux rien lui reprocher, il a suivi le plan à la lettre. Ceci dit, il devrait être capable de retrouver mes volontaires erreurs. Je leur ai appris à faire un plan.

Je me lance donc sur ce petit chantier et décolle une à une toutes les petites pierres colorées. Je me noie dans la tâche et la matinée passe vite. Parce que je suis défoncée et parce que j'aime vraiment faire de la mosaïque. Regarder ces petites gestes qui un à un, prennent du sens. C'est très humain de chercher du sens dans tout. Mais nous ne sommes plus humains, nous sommes immortels et c'est une grande différence. Je ne devrais pas ressentir pareille extase à la quête de sens. J'y ai bien pensé et cette conclusion est indiscutable.

On cherche un sens quand on est fini, je suis infinie. Alors je m'en fiche bien de Dieu ou d'un grand dessein. Je ne suis pas qu'une marche dans la mécanique du destin. Je suis le flux, les événements dégénérés de cette vie sur une grosse boule qui dérive dans l'espace.

C'est la faim qui m'indique finalement l'heure. Nous ne sommes pas obligés de manger. Mais nous avons tout de même faim. Et moi je la pousse toujours à l'extrême. Pas mes ouvriers. Ils attendent que je sonne le glas du déjeuner.

Il est déjà 14h et je ne fais toujours rien. J'ai brièvement connu ma grand-mère. Je me sens souvent être comme je me souviens d'elle. Têtue et égoïste. J'aime avoir faim, j'aime que la cocaïne ne soit dérangée par rien, continuer à ressentir cette extase personnelle et solitaire. Je finis par m'arrêter. Une autre heure est passée comme ça, en un claquement. Dieu, que c'est bon quand le temps passe vite. Messies, comme c'est bon que le temps passe vite. Je dis, sans sourire :

- Aller, allons manger.

Ils lâchent tous leurs petits cailloux d'un coup et se précipitent en discutant vers la petite table où nous attendent nos repas.

C'est de la poudre mélangée à de l'eau claire. Un repas parfaitement équilibré, qui ne nuit à aucun des produits chimiques de notre corps, qui sauvegarde et aide nos corps à rester ce qu'ils sont. Indestructibles. C'est ironique de manger sauvegarde quand on sait toutes les substances chimiques illicites qui traînent dans les bas fonds.

Il n'y a plus aucune autre nourriture depuis des années. Hors de question de tuer des bêtes, maintenant que nous nous devons d'ignorer ce à quoi la mort ressemble. Et puis, de toute façon, il n'y a plus aucun bête sur notre bocal flottant dérivant. On les a toutes laissées mourir sur l'inhabitable ruine de l'ancien monde. Elles et les derniers mortels aussi. On ne peut pas dire, ces merdes tiennent bien aux corps. Je la bois seule, j'écoute les ouvriers discuter entre eux. Je ne me joins pas à eux.

J'ai connu la joie des pauses déjeuner où l'on parle de tout et de rien, entre collègues. Où on crache sur le patron ou sur l'entreprise. Où on rigole bêtement et où on oublie que tout



à l'heure, il faut y retourner. Je m'en suis lassée depuis longtemps. Et puis, me souviendrais-je seulement, dix ans plus tard, de ces instants ? Ils sont insignifiants, ces instants.

Je préfère le silence, le calme, mâcher mes idées et mes pensées sans les partager à qui que se soit. Pour ne pas qu'on m'oublie, je préfère qu'on ne me connaisse pas. Je me demande à quoi va ressembler cette séance avec l'hypnotiseur de la patronne. Je pense que j'irai au cinéma, avant. Ou me balader dans un autre quartier. Chercher à déménager peut-être. Changer de mur, c'est agréable.

Je me sens redescendre et c'est très bien. Maintenant j'ai une profonde envie de dormir. De dormir très longtemps. Mais je me lève et je retourne à mon poste après avoir donné mes ordres pour le reste de la journée.

Vers 19h, nous partons, chacun de notre côté. Et comme tout les soirs depuis le début des travaux, je fonce directement vers le bar d'à côté. C'est une charmante bicoque, avec du beau monde. Je prends une bière et j'écoute la musique. C'est de la très bonne musique, comme à chaque fois. Les uniformes de Hauts Ouvriers sont légions et de ça de là, des ouvriers et leur veste kaki se sèment pour trouver chaussures riches à leur pied. C'est une soirée pour laquelle ils ont économisé, une soirée qu'ils ont attendu longtemps à cause du prix de l'entrée et des cocktails.

Je devrais peut-être devenir barman. Je me vois bien tenancière d'une auberge. Je serais la voix de la sagesse et j'aiderai l'amour à se former entre deux êtres qui n'ont plus rien à offrir, tout en récoltant de ça et là, la meilleure cocaïne de synthèse de toute cette micro planète artificielle.

Entre deux absences à me laisser aller au son, je chasse la perle de ce soir, du coin de l'oeil. Il y en a deux qui attire mon attention. Je devine à leur air morose qu'ils sont de première génération, comme moi. J'aime parler avec eux. Ce sont souvent de vieux petits résistants de canapé, comme moi. Ils ont encore connu les mortels.

Je vais voir celui qui à un air familier. Il est beau. Il est brun, un visage fin et creusé, des mains toutes cabossées, un regard un peu désaxé.

- Première génération ?

Je commence toujours comme ça, quand j'ai affaire à mes semblables.

- Ouais. Toi aussi, je me trompe ?

Je lui souris pour acquiescer.

- C'est marrant, tu me dis quelque chose... commence-t-il.

- Toi aussi, mais impossible de dire quoi...

- Tu étais peut-être à l'Ecole d'Europe Ouest ? enchaine-t-il.

- Ouais. Exactement

- Année 2030 ?

- Non. 2024, enfaite.

- On ne se connaît pas de l'Ecole, alors. Une vraie première génération, on dirait.

J'ignore sa remarque. C'est difficile pour moi de trouver plus vieux que moi. Je continue :

- Tu as habité dans quel coin les premiers temps ?

- Heidelberg. Tu connais ?

- Oui, j'ai habité là-bas aussi.

- Ca doit être de là, alors.

Je réfléchis un peu. Je cherche dans mon Histoire, mon cerveaux invente des scénarios. Le sien aussi. Un à un, nous nous faisons des propositions. « On est sorti ensemble, non ? » « Tu étais pas mon banquier ? » « On était voisin ! c'est ça, non ? » « T'étais pas marié avec une de mes amies ? » etc.

Soudain, tout s'éclaire.

- On était bien voisin. Je me souviens de toi. Tu chantais toujours de vieux trucs communistes dans la rue. Ça me faisait vraiment rire. « Nous ne sommes rien, soyons tout » et tout ces trucs.
- Ah oui ça me ressemble. C'est ça. T'es venu écouter mes vieux disques un jour. C'est toi ?
- Oui, ça me dit quelque chose.
- Et on a eu une aventure. Tu étais mariée et moi aussi, conclu-t-il comme si il avait résolue l'enquête.
- Attends. Ton nom c'est Antoine. Antoine, mon dieu.

Il fronce les yeux.

- Oui.

Je le dévisage longtemps. A une certaine époque, j'étais sûre d'être amoureuse de lui. Et encore aujourd'hui, je suis sûre que je n'ai jamais rien ressenti de plus fort pour qui que se soit d'autre. J'étais sûre de me souvenir de chaque détail de son visage. Il ne ressemble pourtant absolument pas à mon souvenir. Il est plus, il est moins....

- J'arrive pas à me souvenir de ton nom, désolé, soupire-t-il gêné.

Bien sûr, cet amour n'était pas réciproque. C'est sûrement pour ça qu'il me hante encore. C'est étrange de le revoir. C'est comme si j'avais en face de moi un vieux chiffon de cuisine sans couleur. Il n'a plus les mêmes expressions, ni le même rire. Il semble désincarné de ce qui me plaisait tant chez lui.

Je me lève et je retourne au bar, sans rien dire de plus. Il ne me suit pas. Il n'est pas étonné. Il retourne à sa propre chasse, de son côté, en solitaire.

J'ôte ma jolie casquette d'haute ouvrière et soupire. 200 ans sont passés depuis notre aventure. Je devrais avoir le cœur qui bat, voir dans cette rencontre un destin céleste, sentir mes joues rosir, comme je le sentais avant, quand je le croisais au coin de la rue.

Mais rien ne se passe. Il est rare que je ressente autre chose que de l'agacement, ces derniers temps. Je bois rapidement ma pinte et je me lance vers un deuxième génération. Un ouvrier qui travail dans l'industrie de l'eau. Il gère la pression hydraulique dans les canaux de son usine. Je lui raconte, comme je le fais toujours, ma rencontre avec le Messie. Il observe mes atouts féminins avec autant d'appétits qu'il regarde mon uniforme plein de décoration.

Du coin de l'oeil, j'épiais Antoine, en espérant sentir quelque chose. Mais il embrasse une autre femme et rien ne pointe dans mon cœur.

Ma concentration se jète sur le deuxième génération devant moi. Et je n'ai pas tardé à visiter son appartement.

Il est petit et minable. Un clapier à lapin. Je ne sais pas ce qu'est un clapier à lapin, mais je sais que c'est petit et minable.

Il a ce visage de jeune, ce visage qu'on a à vingt ans. Comme moi, comme nous tous. Je me souviens des rides de ma mère, de ma grand-mère, de mon père. C'était pas si moche. Je me souviens aussi des hommes à l'âge de la trentaine, comme le Messie blond. C'était plus beau encore que les rides.

Ces visages polis de jeunesse me fatigue un peu. Tout comme cette routine de chasse. Ça faisait longtemps mais c'est encore pareil. J'ai l'impression qu'aucun des millions d'hommes et de femmes de cet endroit n'est capable de me faire frissonner.

Pourtant, je sais que j'ai frissonné à foison, dans ma jeune vie. Antoine m'avait fait vivre les joies de l'amour aventureux et extatique, Marc celui de la passion éphémère (c'était encore un mortel), le Messie Blond celui de l'admiration béate, Adrien celui de l'amour heureux... Les souvenirs de ces sentiments agonisés se fondent dans l'étreinte adroite de l'ouvrier, dans ses baisers qui commencent à m'angoisser. Alors je ferme les yeux.

Une fois notre passe terminée, je vais à la fenêtre pour allumer une cigarette. L'ouvrier me suit, un peu gêné.

- C'était pas bien ?

- Si, si.
- Qu'est-ce que j'ai mal fait ?
- C'est pas toi, t'inquiète pas.
- Tu m'impressionnes un peu, alors j'ai du mal à...
- Ne t'inquiète pas, vraiment. Ce n'est pas toi, pas toi du tout.
- Bon, si tu le dis...

Il caresse ma joue et mon cou du bout de ses doigts.

- J'aurai aimé te donner plus...
- Même si tu m'avais fais jouir, on ne se serait pas revu, tu sais. Je sors d'une longue relation. Je me suis promis quarante ans de célibat.
- Ah bon ?

Je sais qu'il voulait plus, lui. Sortir avec une haute ouvrière, c'est une garantie pour obtenir une formation loin de l'usine, par piston. J'ai pistonné un nombre incalculable de mes amants. Mais aujourd'hui, je n'ai aucune envie de faire cette promesse et je m'en vais après avoir jeter mon mégot dans les waterclosettes.

J'aime bien ce mot. Il me rappelle une chanson, une très très vieille chanson oubliée, je crois. « Je m'enfermais dans les waterclosette, où là, je vomissais mon alcool et ma haine. » Une chanson de Marc, je crois. J'ai essayé plusieurs fois de la retrouver, sans grand succès. Un nombre incalculable d'oeuvres ont disparu depuis la Révolution de la Vie. Tout les films traitant de la mort, du deuil, de l'amour à travers la mort, la maladie, toutes les chansons, rien ne subsiste. Tout ce pan de la culture n'intéresse plus grand monde.

Je marche dans les ruelles en pensant à cela, à cette autodafé de l'oubli, de la désuétude. Un jour, mes pensées n'auront plus aucun sens et je finirais l'éternité dans une usine, dans cette même vacuité finale, alors que j'avais la critique favorable pour moi et que j'aurai été une cultissime génie de la mosaïque et du marketing et du dressage canin.

Vacuité, vacuité, vacuité, vacuité, waterclosette, vacuité, vacuité, waterclosette. Vacuité, vacuité, vacuité. Nous sommes tous des dieux dans cette immense cité perdu au milieu de rien et nous ne servons à rien, pas même à être priés. Car nous ne pouvons rien faire, ni pardonner les pauvres pêcheurs, pour les siècles des siècles, amen. Bénis sois-je car je suis bouddah et bientôt j'irai au Nirvana. Ne priez pas pour nous, pour les siècles et les siècles. Antoine Amen. Marilou. Je vais dormir maintenant et je ne me lèverai pas avant qu'il soit l'heure de partir. C'est bien. « Bénis soit les messies, car ils ont sauvé le monde. » Qu'importe. Qu'importe. Qu'importe. Bulle.

Ma moto est là. Equidé. Sheryl Crow. Métro, pas pour moi baby. Je ne veux pas mourir. Est-ce que je peux me laisser du ciel étoilé ? Oui. Vacuité, j'en ai assez.

Je crois que je pleure. C'est drôle, pourtant je ne sens rien là où ça devrait faire mal. Est-ce que mon petit coeur va bien. Je crois que je parle seule. Il y a personne dans les rues. Tout le monde se lève trop tôt. Pas moi, pas demain. Demain je ne me lève pas, merci les Messies car je suis bouddha. Amen ça veut dire je crois. Je crois. Je crois. Je crois. Je crois que je suis fatiguée.

Clés, serrure, aller. La poignée, la poignée, la poignée. Baisses. Avance. Veste. Pantalon. Aïe. Débris dans le pied, assiettes brisées. Yann. Ça fait deux fois.

## JOUR DEUX :

Quand j'arrive chez l'hypnotiseur, la salle d'attente est pleine. Je suis surprise par ce simple fait. La salle d'attente est pleine et je suis sérieusement défoncée. Tout ces gens névrosés compte leur billets pour être surs d'avoir assez et moi je les regarde, les mains dans les poches.

Pour une fois, mon uniforme d'haute ouvrière ne me vaut aucun regard enjôleur. Tout le monde porte l'accoutrement et tout le monde possède mainte et mainte décorations. Quelques-uns n'ont pas le regard vide que j'ai l'habitude de trouver dans les avenues de mon quartier de petite bourgeoisie. Ils semblent vivant, vivant d'une drôle de manière.

Il y a de ça et là, des magazines sur la table. Il y a des choses qui changent peu. Décidément. On parle du nouvel enfant. De la grossesse parfaite de notre mère à tous. J'ai hâte que Gaston voit le jour. Je suis sûre qu'il sera l'amour de ma vie. Et que l'éternité ne sera rien pour notre amour maudit.

J'ai la tête fatiguée de la veille. A trop penser, je fais des migraines. Il fait chaud. Comme tout les jours, je me sens exister.

Les clients qui sortent du cabinet repartent avec un sourire béat, quelque peu dérangent.

Comme toujours, grâce à la cocaïne le temps passe vite et mon nom est appelé par une secrétaire bien avenante et jolie. Je lui impose un regard très appuyé parce que je la trouve vraiment belle et elle rougit.

Je signe un papier que je ne lis pas. Une close de confidentialité déjà signé par l'hypnotiseur. Les néons sont pâles et blancs. Il ne dira rien de ce qui va se passer dans la salle où la secrétaire me mène.

C'est d'un vieux style. Moquette au sol et chaises Louis XVI, divan à la Marie-Antoinette. La lumière est chaude et émane de deux lampes de chevet LED. Dans la pénombre est assis un homme aux jambes immenses. Démesurées. Son visage est long, ses cheveux fous. Il a quelque chose de familier, ces traits proches de ceux de la Grande-Mère. Ce nez, cette bouche, cette beauté mystique sélectionnée et eugénique. Je ne l'imaginais pas ainsi. Je le trouve monstrueux parce qu'il sourit et qu'il me sous-pèse avec une insistance dégoutante. On dirait un fauve tapis, les yeux plissés sur sa prochaine proie. Moi. « Rayonne autour de lui un aura de mystère. »

Les fenêtres donnent directement sur le ciel, sur la voie lactée que nous dépasseront dans cinquante ans. Il me dit, d'une voix quelque peu charmeuse :

- Bonjour, vous pouvez vous allonger.

Je ne bouge pas tout de suite, le temps seulement de contempler la pièce.

- Bonjour, répondis-je finalement.

Je m'allonge. Il embraye directement :

- Quel âge pensez-vous avoir ?

- Hein ?

- Quel âge pensez-vous avoir ?

- Et vous ?

- 66 ans, je dirais. Et vous ?

- 269-256, je sais pas trop.

Il siffle doucement, comme s'il admirait ce fait et que c'était une merveilleuse oeuvre d'art.

- Une première génération, alors ? Une vraie de vraie. Vous avez connu les Messies.

- Oui.

- Personnellement ?

- Seulement le Saint Marcel Pherra.

- Oh. Il s'occupait de l'Ecole d'Europe Ouest, pas vrai ?

- Oui. Vous en savez des choses.

- C'est important de s'intéresser à l'Histoire. Savez-vous que vous êtes une rescapée ?

- Une rescapée ?

- Peu de Première Génération sont encore vivant, à vrai dire.

- Ah bon ?

- Oui. Beaucoup sont morts d'accidents, d'autres se sont suicidés. Savez-vous quels sont les seuls moyens de mourrir, pour nous ?

- Non. Je n'y pense pas. Parce qu'il y en a ?
- Si le corps explose. Si il brûle totalement, si on arrache le coeur... Beaucoup d'entre vous ont été tué par les mortels au début de la révolution. Attentat dans les Ecoles, meurtres de sang froid...

Il traque ma réaction. Je n'avais aucun souvenir de pareils événements. Rien de ce style n'avait jamais été relaté dans la presse de l'époque. Je m'en serais souvenu, parce que j'aurai eu peur, autrement. Je n'avais jamais, jamais eu peur de mourrir. Pour moi, la mort n'avait jamais été une réalité. Pour les autres peut-être, mais pas pour moi.

- Ouais. Je crois que je me suis fais passé à tabac quelques fois. Mais, à vrai dire, je n'en garde pas beaucoup de souvenir.

Enfaite, si, je n'oublierai jamais la violence des coups de ces quarantenaires bourrés. On ne se rend pas compte que ce qui heurte le plus, ce n'est pas la douleur, mais l'agressivité, l'action en elle-même. La peur. On ne peut pas croire à cette violence. Il y a un silence alors que je médite ce souvenir amputé de visages, de sensations et de sons. Il n'y a plus que l'acte qui reste.

- La mort nous rendait tous très agressifs. Bénis soient les Messies parce qu'ils ont exorcisé la folie des hommes.
- Bénis soient les Messies, fis-je comme un réflexe.
- Si vous êtes une vraie première génération et que vous avez connu le Saint Marcel Pherra, vous avez en réalité entre 302 et 306 ans. Mais vous avez tendance à oublier de compter certaines années, les années d'usine, en général. Il y a souvent une erreur de comptage de l'ordre de 40-50 ans chez les premières générations.
- C'est bon à savoir.

Il dit, en souriant :

- Vous êtes une vielle, très vielle femme.
- Très juste.
- Autrefois, cela aurait été une insulte. La mort rendait bête.
- Vous êtes très content de votre sort. Vous verrez dans 200 ans...

C'est imprudent. Cracher sur le vie est un crime, une chose aussi terrible qu'une insulte raciale, passible d'amande. J'étais quasiment sure d'avoir pensé ça seulement pour moi. Pourtant, les mots ont franchit ma bouche et l'Hypnotiseur est encore plus souriant qu'avant.

- Est-ce que la perspective de mourrir vous rend envieuse ?
- Non.
- Vous pouvez parler sans filtre, beaucoup de patients me confient leur pensées suicidaires. Je suis là pour leur rappeler tout ce que la vie à de bon. Je ne rapporterai rien, je n'appellerai pas la police.

Je pourrais me défendre mais je récitais, plutôt :

- Il y avait dans cette forêt, cachée loin des hommes et encore plus loin des villes, une sorcière vieille comme les siècles. Elle était immortelle, grâce aux fleures violettes qu'elle cueillait au milieu des fougères, chaque matin. Elle avait échappé à l'Inquisition, aux bûchers et même aux deux grandes guerres qui déchirèrent cette partie du monde occidental. Un soir, alors qu'elle préparait les fleures en gelé pour les transformer en élixir d'éternité, elle se rendit compte de sa lassitude.

« Elle avait oublié beaucoup de souvenirs, vécu beaucoup de chose. Elle pensa à la mort avec tendresse, se dit qu'il était temps, à présent, d'abandonner cette forêt aux hommes. Car la vie n'a-t-elle pas seulement de sens dans sa finitude ? C'est ce qu'elle avait entendu dire, petite fille, à l'époque si lointaine, où vivait encore son père.

« Il lui suffisait, pour trouver le néant, d'arrêter de cueillir les fleures violettes et de ne plus les préparer en gelé. Mais voilà, tout les matins du monde lui professaient une journée bien belle, il y avait toujours et encore quelque chose à faire pour repousser la mort au

lendemain. Alors elle cueillait les fleurs et elle les cueillit jusqu'au dernier matin du monde. Jusqu'à la Super Nova du soleil, jusqu'à la fin de la galaxie. Il écouta jusqu'au bout avec un intérêt particulier. Il me laissa jusqu'au bout dérouler le conte.

- C'est vous qui avez inventé cette histoire ?
- Non. On me l'a appris à l'Ecole.
- Vous vous en souvenez remarquablement bien.
- Merci. Je ne pense pas à la mort, donc. Sachez-le. Je me demande simplement à quoi elle ressemble. Je n'ai jamais vu personne mourir.
- Pas même vos parents ?
- Non. Je ne suis jamais retournée chez eux, après l'école. Je suis allée vivre dans un foyer pour commencer un apprentissage, en Allemagne. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles d'eux, en fait.
- Ce devait être terrible pour une petite fille ?
- Oh non, à l'époque j'avais beaucoup d'amis. Je ne me sentais pas seule. C'était tout ce qui comptait.
- Vous avez gardé contact ?

Je ne puis pas m'empêcher de rire.

- Non. Il est arrivé un temps où nous n'avions plus rien à dire. Et puis, pour faire le plus de formations possible, j'ai trop bougé pour garder une trace d'eux.
- Vous n'êtes pas la seule à rompre le contact après un temps.
- Je sais. Je reconnais les premières générations comme ça. Ils ne vont plus vers personne. Ils sont seuls.
- Et vous aussi, je me trompe ?
- Non. J'ai des amants. Mes ouvriers.
- Mais aucune relation profonde, j'imagine.

Je me sentais perdre patience :

- Vous n'êtes pas censé juste m'hypnotiser ?
- On y vient.
- Vous n'êtes pas psy, je vous signale.
- Ne soyez pas agressive. Nous allons commencer, ne vous inquiétez pas. Je mesure juste le degré de votre besoin de retrouver foi en la vie.
- Vous l'avez, le degré, maintenant ?
- Oui. Je pense que plusieurs autres séances ne seront pas de trop, d'ailleurs.
- Bien évidemment... soufflais-je.

Il me sourit encore une fois. A croire qu'il ne savait faire que ça, sourire et étaler sa science. Après ce petit intermède silencieux, il prit une petite pendule dorée. Il y avait sur l'une des faces, un rubis. Dès lors qu'elle commença à s'agiter, je perdis connaissance. Lorsque je me réveillais, je me trouvais en plein jour, dans un train lancé à toute allure. Le soleil m'aveugla un instant. Je me suis levé d'un bond, étonnée, effrayée, désorientée. Les passagers ne levèrent pas leur regard vers moi, ils continuèrent à fixer paisiblement l'écran de leur téléphone.

J'ai baissé mes yeux sur mes vêtements. Je n'étais même pas étonnée de voir que mon uniforme d'ouvrière avait laissé place à une petite jupe verte et à un haut noir à manche courte. C'était l'été et il s'étalait langoureusement sur le paysage que transperçait le train. Je me suis rassise. Je savais que j'allais à Paris pour changer complètement de vie. Je savais aussi que j'allais y apprendre les rudiments du marketing et de la communication. Je savais que je quittais Heidelberg, mais je m'étais promis d'y retourner bientôt. Mon cœur était lourd de tout laisser derrière moi. Mes amis, mes anciens collègues... Je savais que j'avais raison, qu'il me fallait apprendre le plus de chose possible, profiter sans compter de ce temps infini que l'ont m'a offert. J'étais alors dans une insatiable quête de savoir.

Ce que je ne savais pas, en revanche c'est que j'y retournerai en effet mais mariée et que j'y rencontrerai Antoine, cinq ans plus tard.

J'étais encore au tout début de ma vie, mes trente ans venait à peine de sonner leur glas. J'ai posé une main sur ma poitrine. Il y pesait un poids très lourd. Je n'avais plus l'habitude de ressentir cette étrange sensation de nostalgie, de mélancolie. Ce n'était pas agréable. Ce n'est pas agréable. Je sais que j'étais triste, dans ce train.

Le silence est d'une sérénité incroyable, il me berce, me rassure un peu, m'apaise. Et le soleil se fait doux dans le mouvement du train. Il caresse légèrement mon visage et mes cuisses nues. Il faisait bon dans le wagon, tellement bon. Le ciel bleu était merveilleux, joyeux, furieusement beau.

Je regarde autour de moi. Il y a cette femme, elle n'est pas immortelle. Elle a sur son corps les marques de l'âge qui commence tout juste à ravager le corps. Elle a le même âge que moi, enfaite. Elle n'a simplement pas l'air d'avoir tout juste vingt ans.

Elle tient dans ses bras une enfant. Elle a cinq ou six ans. Et elle a sur ses bras la trace des perfusions, dans son nez la sonde indispensable au processus d'immortalisation. Je savais qu'elle venait de commencer son long chemin vers la vie éternelle. Elle est debout, tout contre sa mère qui lui sourit et la cajole doucement. Elle lui raconte une histoire dont je n'entends rien et la petite rigole sans aucune retenue. Ce rire léger est communicatif et je ne peux pas m'empêcher de sourire.

Il y a dans les yeux de la femme quelque chose d'étrange, un amour, de l'admiration. Elles sont ensemble, l'une avec l'autre et autour d'elle, il n'y a personne d'autre. Pourtant, je vois des gens jeter des regards mauvais sur ce duo trop bruyant.

Je ne peux pas détourner les yeux de ce spectacle. Aucunes d'elles ne me remarque. Je n'existe pas dans leur monde et je n'y existerai jamais.

Je n'ai jamais voulu devenir mère. Personne n'a envie de devenir parent, lorsque la mort ne presse pas au portillon. Et pourtant, je ressens, pour la première fois, le poids d'une vie éternelle. Lorsque cette petite fille aura soixante-dix ans, sa mère sera sans doute déjà morte. Elle se devra de vivre éternellement après sa mère et n'aura plus aucun souvenir de ce trajet en train. Alors que le bonheur y était né subitement, au milieu de rien.

Je ne la connais pas, cette femme, mais j'ai envie de lui dire : « Madame, excusez-moi, on ne se connaît pas mais s'il vous plaît, évitez-lui cela. Si vous le pouvez, évitez-lui ça. » Soudain, je cligne des yeux. Je les ouvre sur le cabinet de l'hypnotiseur. Il me fixe, le regard interrogatif.

- Qu'avez-vous vu ?

Je me redresse, sursaute sur mes jambes tremblantes. Dehors, il fait nuit, comme tout les jours. Ma jupe verte est un pantalon kaki.

Alors, je m'effondre. A genoux, je me bats contre les larmes.

- Racontez-moi.

Une mélancolie violente me coupait le souffle. Et une étrange colère s'ajouta subitement au panier. Je n'avais aucune envie d'être là.

- Il faut parler, pour se calmer, pour récupérer après la transe.

- J'étais dans le train.

- Dans le train, voyez-vous ça. Avec votre premier mari ?

- Hein ? Non, seule.

- Ah bon ? C'est étrange. Dans la plupart des cas, mes patients se projettent en priorité à l'époque de leur premier mariage. Leur premier amour, quoi.

- Ah bon ? sifflais-je en me rasseyant sur un fauteuil.

Qu'est-ce que j'en avais à foutre de ses autres clients ?

- Qu'y avez vous vu, dans le train ?

- Comment est-ce que vous faites ça ? Hein ?

- Pas très coopérative, décidément... marmonna-t-il, dans sa barbe.



- Je peux le garder pour moi ? demandais-je d'une voix que j'ai faite suppliante.

Il se leva et posa sur mon épaule, une main bienveillante.

- Bien sur. Voulez-vous retourner ailleurs, pour vous calmer ? Vous êtes bouleversée...
- Je lui avais dis, à cette garce que c'était une idée de merde de venir ici ! s'exclamais-je.
- C'est normal de se sentir comme ça. Vous vous re-connectez avec vos émotions. Ce n'est pas agréable, au début. Vous verrez dans une ou deux heures...
- Par simple curiosité, combien ça coute, une séance comme ça ?
- Deux-cents doros tout rond.

Il retourne sur son fauteuil et croise ses jambes infiniment courte. Je le regarde faire, avec dégoût.

- Bien-sûr.
- Il nous reste encore un peu de temps, voulez-vous retourner ailleurs ? Un autre souvenir, je veux dire ?

Je hoche la tête et il reprend sa pendule.

- Cette fois-ci, nous allons nous rendre dans un endroit plus joyeux.

Encore une fois je perd connaissance assez vite. Quand je me réveille, je me sens proche du sol. Toute petite. Mes jambes sont frêle et j'ai collé, un peu partout sur le corps, divers cathéters. Je suis à l'Ecole, dans la cours de récréation. On joue à la balle au prisonnier. Je reconnais Marilou, Francis, Estelle, Victor... Ils sont dans l'équipe d'en face. Toutes les installations médicales sur leur petits corps sont terrifiantes. On ne dirait même plus des enfants, mais des mannequins de papiers, couverts de l'espèce de scotch blanc que collent les infirmières pour tenir en place les cathéters.

J'ai mal mais dans mon petit coeur règne l'envie de gagner. J'évite une balle et un jeune garçon la rattrape avant de la relancer sur un adversaire. Victor est éliminé et il peste abondamment, débitant sans retenus des jurons qui n'ont rien à faire dans la bouche des enfants.

C'était notre truc, de jurer. Nous aimions insulter tout ce que nous voyons et tout ceux que nous connaissions. Ca nous faisait beaucoup rire et ça rendait fous les éducateurs qui s'occupaient de nous.

La balle est jetée une nouvelle fois et elle touche Alphonse. Lui aussi s'en va en jurant et moi je me roule par terre en riant, gorge déployée. Il en tirait une tête, son visage était déformé par la rage.

- Je te rappelle que c'est un des membres de ton équipe qui vient d'être touché, bougonne Adèle.
- Je voulais pas être dans votre équipe, d'abord, rétorquais-je avec mauvaise humeur.
- Ce n'est pas une raison ! dit-elle avec colère.
- Calmez-vous les filles ! s'exclama un garçon de mon équipe. Il ne reste que nous trois maintenant. On reste unis.

Le jeu reprend et d'une résolution puissante, je jète la balle sur mes adversaires. La situation est désespérée mais j'ai envie de gagner. Il y a quelques échanges de ça et là mais j'arrive finalement à éliminer deux adversaires d'un coup. Marilou m'encourage envers et contre les exclamations agacés de ses coéquipiers.

Bref, je récupère la balle et alors que je m'apprête à la lancer avec agressivité sur un autre de mes camarades, Sandra, l'une de nos éducatrices arrive pour mettre fin à la récréation.

- Tous en classe. Maintenant ! cri-t-elle.

Je cours pour retrouver Marilou de l'autre côté du terrain.

- T'as pas envie de la faire courir, toi ? me souffle-t-elle, une fois que je suis à sa hauteur. J'hoche la tête, un grand sourire sur mes lèvres. Et alors que le rang traîne des pieds vers les salles de classe, nous avons fusé vers l'opposé de la cours, vers un trou dans le grillage que nous avons patiemment manufacturé.

- Oh ! Qu'est-ce que vous faites ! hurle Sandra en s'élançant vers nous.

Au grand galop, nous sommes arrivées à l'extérieure de l'Ecole. Et main dans la main, nous avons couru sur une longue allée de béton.

Nous nous étions attendu à nous retrouver en ville, mais très vite, nous sommes enfaite entourées de bâtiments en béton froid, aux façades régulières. Nous ne le savions pas à l'époque, mais l'Ecole était en plein milieu d'un centre de recherche, cachée des regards indiscrets par des policiers contrôlant strictement les entrées et les sorties des scientifiques.

Nous détalions comme des lapins sous le regards médusés de chercheurs qui nous regardaient passer, sans bouger d'un poil, café en main.

Nous rions, encore et encore, trop heureuse d'entendre derrière nous la fureur de nos éducateurs. Ils étaient trois à notre poursuite.

Cette fuite était grisante. C'était jouissif de retarder ainsi les leçons de l'après-midi. Et tout en sprintant, nous regardions cet extérieur que nous n'avions pas vu depuis des lustres. Même si c'était décevant de ne pas voir d'autres enfants, de ne pas croiser de chien ou de chat (c'était notre ambition première pour la planification de ce plan, croiser des chiens et des chats.)

- On va avoir des problèmes, dis-je sans pour autant être inquiète.
- Il y a un arbre là-bas.

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus. Nous avons changé de direction et nous avons essayé de grimper aux branches pour être inatteignables. Mais Matthieu nous attrape les jambes et nous tire violemment vers le bas.

Je me fais mal quand je tombe, j'ai les genoux complètement écorchés et Marilou a le visage en sang.

- Mais qu'est-ce qui vous est passé par la tête, bon sang ? Vous êtes folles ! dit-il en nous trainant par les bras vers l'Ecole.

En vérité, nous n'avions pas fais plus de deux cents mètres.

- Vous allez avoir de gros problèmes ! nous menaça Sandra.
- J'espère que vous avez quelque chose à dire pour votre défense ! gronda un autre éducateur dont je ne voyais pas le visage.

Je me débat pour me défaire de la poigne de Matthieu.

- Je peux marcher toute seule ! ai-je crié.
- Ca suffit maintenant, siffla Sandra en attrapant mes cheveux.
- Il va vraiment falloir faire quelque chose pour ce grillage... soupira Matthieu.
- Mettre un mur, tu veux dire ? fit Sandra.
- On creusera sous le mur, s'il faut, la nargua Marilou.
- Tais-toi, toi !

Nous regagnions rapidement l'enceinte de l'Ecole. Nos camarades n'avaient pas bougés, ils nous regardèrent arriver, médusés.

C'est Victor qui applaudit le premier. Il est rapidement suivi par notre petit groupe d'ami et bientôt, tout les enfants nous acclamèrent joyeusement.

Marilou et moi étions grisés, je me sentais pleine d'une puissance que je ne pensais pas exister. J'eus l'insolence de faire une petite révérence et j'ai crié :

- Vous savez où est le trou !

Il n'en fallut pas plus pour qu'une dizaine d'enfants s'élancent à leur tour vers le grillage. Il y avait des rires et les cris des éducateurs.

- Putain de merde, jura un éducateur sans visage qui sortait juste du bâtiment.

J'ai cligné des yeux sur la vision des enfants qui passaient par le grillage et je me suis retrouvée en face du déplaisant visage de l'hypnotiseur.

- On revient avec un sourire, cette fois, chantonna-t-il.
- J'avais oublié. Pourtant, Marilou et moi, nous parlions souvent entre nous de cette petite fuite à l'école.

Je lui ai raconté l'histoire de notre petite brèche dans le grillage, sans cacher ma fierté.

- Il y a une dizaine d'enfants qui ont réussi à s'en aller par notre trou avant qu'un éducateur réussisse à se poster devant. Ils ont passé deux heures à rassembler tout le monde. C'est comme ça qu'on a deviné que nous étions au coeur d'un centre de recherche. On a rassemblé les témoignages et tiré cette conclusion.
- Vous avez été punie ?
- Ouais. Et ils ont construit un mur.
- Si vous avez bien 306 ans, c'est que vous êtes parmi les premiers cobayes probants...
- Ouais, on a été les premiers. Après ça, ils ont ouvert des Ecoles un peu partout. Les parents avaient le choix d'y envoyer leurs enfants, ou non.
- A vos vingt ans, lorsque vous avez pu sortir de l'Ecole, vous avez retrouvé vos parents ?
- Non. Je pense qu'ils sont morts avant que je sorte. Ils n'ont plus jamais donné de signe de vie, enfaite.
- Qu'avez-vous fais, alors ?
- J'ai eu une bourse et j'ai commencé un apprentissage. Je savais déjà programmer, coder, j'avais envie d'un truc plus artistique. Alors j'ai fais de l'ébénisterie. Et puis du Marketing. Après, j'ai dressé des chiens. Puis j'ai fais de la mosaïque, de l'ingénierie et pleins d'autres trucs.
- Vous n'avez jamais eu aucune famille, alors ?
- Non. J'ai eu quelques maris. Mais quand on avait encore le droit de faire des enfants, l'heureux élu de mon coeur était stérile.
- Vous allez mieux, c'est bien.

Il se leva et alla jusqu'à son bureau pour saisir ce que je devinais être une tablette. Il ouvrit son application d'agenda et déroula son calendrier jusqu'à trouver une date libre.

- Ne vous embêtez pas, je ne compte pas revenir. Deux cent, c'est trop pour moi. Même si je gagne bien.

Il leva doucement les yeux vers moi. Il me faisait penser à un chat. Je crois. Je ne sais plus trop à quoi ressemble un chat, à vrai dire. Quelque chose, dans ses manières me répugnait.

- Savez-vous pourquoi la Grande-Mère s'est vu commander un enfant ?
- Pour avoir du sang neuf ? Un peu d'action ?
- Non. Nous sommes 21 000 000 de travailleurs sur ce globe. Et c'est son effectif idéal. Un de plus, un de moins et son équilibre est en péril.

Je le regarde sans trop comprendre par où il voulait en venir. Il faut dire que mon cerveau grinçait sous l'effort qu'il venait de fournir.

- Il y a eu un suicide. Une première génération. C'est toujours des premières générations, enfaite.
- Vous voulez dire qu'il y a eu un suicide, récemment ?
- Enfaite c'est une loi quasiment physique. Avant chaque naissance annoncée, un suicide à eu lieu.
- Ah bon ?
- J'ai menti quand j'ai parlé des meurtres perpétrés par des mortels, au début de la Grande Révolution de la Vie. Il y en a eu, mais pas tant que ça. Les troisièmes générations, moi, entre-autre, ceux qui sont nés sur cette boule, sont les remplaçants des premières générations qui ont mis fin à leur jour.
- Et vous avez peur que j'essaye de mettre fin aux miens ?
- Oui.
- Vous racontez n'importe quoi. Comment voulez-vous qu'on trouve de quoi se faire exploser ? Et qui serais assez dérangé pour m'arracher le coeur, si je lui demande ?
- Oh, il y a plus terrible, dans ce que je vous raconte. Ils ne sont pas tous morts, la plupart, enfaite, vivent encore. Si on peut appeler ça vivre.
- Quoi ?

- Mon père, l'homme qu'à choisi la Grande Mère pour me concevoir, travail dans le service hospitalier dédié à ces cas. Il y a des corps sans tête qui tournent en ronds, des quasi-cadavre à la nuque brisées, des loques aux intestins détruits par de la lessive. Des corps carbonisés qui respirent encore... Que des tentatives ratées de suicide, que des corps qui survivent envers et contre tout.
- Quoi ?
- Ce que j'essaye de vous dire, c'est qu'il n'y a quasiment aucun échappatoire. Un suicide ne peut pas être réussi, pas seul en tout cas, pas avec ce corps que nous avons, ce corps qui cherche sans cesse à se refaire. Alors, autant vivre l'éternité heureux, qu'en pensez-vous ?
- Vous dites qu'il y a des gens sans tête quelque part sur cette boule ?
- Oui. Ils ont une grande utilité, croyez-le ou non. Si vous acceptez de prendre un verre avec moi, je vous monterai.

Je fus tenter de l'insulter pour oser me faire une telle proposition. Mais il coupa court à mon expression coléreuse.

- Si vous refusez mon invitation, laissez-moi tout de même vous aider à vous sentir mieux. Je vous ferais payer un prix dérisoire. Vous êtes le vestige d'une époque passionnante et une source d'information que j'ai bien envie de fouiller d'avantage.

Il me fit un clin d'oeil que j'ai trouvé écoeurant. Mais...

- J'accepte. Votre verre. La visite aussi. Par curiosité et parce que je ne vous crois pas. Mais ne pensez pas que vous verrez la couleur de mes draps. Et vos séances pas cher. J'accepte aussi. C'est les deux ou rien.

Quand je suis rentré chez moi, j'ai essayé de dormir. Mais rien n'y fit. Alors, en désespoir de cause, je me lance dans une cession de ménage. Je ramasse les débris d'assiettes qui traînent sur le sol. Je ne sais pas pourquoi, mais rassembler tout ces petits morceaux de verres me cause une douleur physique au coeur. Après tout, j'étais en train de recueillir et de jeter le dernier souvenir que j'aurai jamais de Yann. Une époque se termine et je le réalise mieux que jamais.

J'ai presque envie de le rappeler. C'est que je n'ai pas envie d'être seule. Alors, laissant ma tâche semi-achevée, je m'assois sur mon beau fauteuil à frange (six mois d'économie) et je saisis mon cellulaire. La main lourde, je fais défiler les numéros. Ils sont légions et pour la plupart, ils sont professionnels. J'espère sans trop me l'avouer, croiser le nom de Marilou, dans mes contacts.

Mais lors de la Grande Envolée, nos systèmes de communication ont changée et j'ai perdu bien des contacts de l'ancien temps. Celui de Marilou aussi, je le sais. Parce qu'à l'époque de la Grande Envolée, nous ne nous parlions déjà plus depuis longtemps.

J'ai finis par abandonner l'idée et en retournant au début de ma liste, je cherche simplement le nom de quelqu'un que j'ai envie de voir.

Une dizaine d'amants me valent une hésitation. Appeler ou pas. Mais je n'ai pas envie d'amour, ce soir. J'ai envie d'amitiés désintéressés.

Je ne fus pas surprise de me retrouver à la fin de la liste sans avoir hésiter une seule fois. Je savais que cette idée d'Hypnotiseur était merdique. Que ça réveillera en moi des choses dont je n'avais pas besoin. Comme ce soudain besoin de socialisation. J'avais oublié que c'était bon d'être en groupe. Et c'était très bien ainsi.

Finalement, j'abandonne. Je pose mon téléphone et je regarde le plafond. Je me demande si Marilou a tenté d'intenter à sa vie, elle aussi. Ca ne m'étonnerai pas.

Je pense à ma mère. Je pense aux mortels et à la petite fille du train. Elle est ici, quelque part.

J'ai très envie de dormir. Alors je réessaye mais c'est toujours hors de ma portée. De drôles de scènettes qui sortent probablement de l'exercice de ma vie m'hantent et deviennent dans ma tête embuée, un boucan exaspérant. Des bribes de phrases s'entre-

mêlent ensemble pour former une histoire dégénérée qui panique mes sens. Je gesticule dans tout les sens, cherchant un silence qui m'entoure pourtant totalement.

En 300 ans de vie, j'avais appris toute sortes d'exercices de méditation, de figure d'esprit pour m'échapper de l'insomnie. Rien ne semblait fonctionner ce soir-là, j'étais en proie à une terreur sur laquelle je n'arrivais pas à mettre de nom. Un vertige plutôt.

Je perds l'équilibre de mes pensées, pourtant durement acquis et maîtrisé.

J'essaye de m'imaginer ailleurs, de me souvenir du bruit de la mer et de la sensation de voguer sur un bateau. Les balancements, le calme, le bruit de l'eau sur la coque. Je voyage et je suis matelot. J'ai travaillé toute la journée, je suis épuisée. Le soleil a brûlé ma peau et l'ombre que la nuit exige est douce sur mes plaies. Je suis épuisée et je vais m'endormir. Et ce sera une longue nuit, une nuit qui ne s'arrêtera que lorsque je l'aurai décidé.

Gauche, droite, gauche droite. Tangue et la mer. Droite gauche et c'est beau le jour.

### JOUR TROIS

Le samedi, c'est jour de messe. Le premier jour de week-end est un jour de fête, toutes les semaines sans exception et nous nous devons de remercier les Messies pour cette vie idéale qu'ils ont façonné pour nous.

Les centaines de statuts des Quatre Messies dispatchés dans toute la ville sont éclairées de bleu et moi qui ai un peu connu la religion chrétienne, je m'émerveille en me disant que ce bleu roi, leur donnent des allures virginales. Et moi qui ai connu l'un des leur de façon personnelle, je sais que rien de virginal ne les habitaient.

Je vais au temple de mon quartier. Il est important que l'on m'y voit, il est important pour tout le monde, enfaite, d'y être vu. Je ne sais pas trop pourquoi, mais le gouvernement de cette micro-planète suppose qu'il est important pour nous d'avoir une vie spirituelle. Capital même, puisqu'il faut que vos voisins sachent que vous allez au temple.

Dans cette pratique, l'originalité réside dans l'évolution de la figure mystique à glorifier. A l'aube de l'humanité, lorsque nous étions mortels, nos dévotions allaient à des êtres immortels et omnipotents. Maintenant que nous sommes comparables à nos vieux dieux infinis, nos prières se tournent vers des mortels, des gens déjà morts et qui jamais ne reviendrons.

J'y vais à pied, pour me noyer dans la foule de mon quartier. Les uniformes d'hauts ouvriers ont été remplacé par des vêtements plus personnels, plus originales. Ils sont amples et colorés, comparable aux toges des égyptiens imprimés sur les pages de mes livres d'école.

Ma tige vaut cher, j'étaie mes bons salaires et mes capacités à trouver de l'argent facilement. C'est mon humble manière de me distinguer de la foule grouillante de mon quartier. Je n'habite pas loin des très beaux quartiers où résident les scientifiques, les ingénieurs et les grands patrons de firmes ainsi que les représentants mystérieux du gouvernement qui ont participé à la création du projet Grande Envolée. Une assemblée tournante est constituée par ces gens et c'est cette assemblée qui prend des décisions pour nous. Ils sont enfaite les plus aux faits des besoins de notre boule géante, du moins, c'est ce que dit la presse. Je n'ai pas d'avis.

J'arrive finalement dans le temple et y trouve miraculeusement une place assise. Je salue poliment mon voisin et commence un long processus de sourire lancés à la volée pour les gens que je connais de vue.

Un quart d'heure passe lentement avant le début de la messe. Je ne prends jamais aucune substance avant ces assemblées d'auto-surveillance, ce serait terriblement dangereux. Et cela mes les rends encore plus insupportable.

Le Philosophe, équivalent du classique prêtre, entre finalement dans la pièce. Si les murs sont en titane, ils sont couverts d'une peinture dorée où tout les savoirs et toutes les

sciences sont glorifiées en peinture. Il n'en manque aucune, chimie, physique, biologie, optique, neuroscience, psychologie, mécanique, robotique, médecine, transhumanisme... La lumière qui s'y diffuse est d'une grande beauté, tout comme la chaleur douce et humide de tous ces corps empilés et compressé entre eux.

Enfin, le Philosophe est entré, fringué, comme le veut la tradition, à la façon des auteurs romantiques des années 1800. Chemise ample, pantalon taille haute en tissus fluide, cheveux fous... Il se poste à son pupitre et commence son sermon.

- Bonjour, mes frères, bonjour, mes soeurs. Je suis toujours aussi ému de vous voir si nombreux à ces réunions de célébration et d'hommage à ceux qui nous ont libéré du plus grand ennemi de l'humain.

Il ne se renouvelle plus trop, les derniers temps. Je pense un instant à changer de Temple. Mais je n'ai pas envie que mes si souriants voisins dénoncent mon absence à la police et qu'on vienne fouiller dans mes étagères.

- En ces temps de nouvelle naissance, ces temps de fête et de renouveau, je pense qu'il est bon de se souvenir de ce qu'était la vie avant le sacrifice de nos messies. Des parents mettaient au monde des enfants et n'étaient pas sur de les voir grandir jusqu'à la fin. Ils pouvaient trépasser avant la fin de leur croissance ou voir trépasser le fruit de leur entrailles. Rappelez-vous l'histoire tragique de notre Messie, Abel Bardyn, qui a vécu la maladie et la mort de son fils. Cette déchirure l'a poussé à passer le reste de sa vie à se battre pour que plus jamais, un parent ne connaisse cette perte tragique. Mieux, aujourd'hui, grâce à cette vie indestructible qu'il a participé à nous offrir, nous avons dépassé ce besoin primaire et envahissant qu'était la reproduction. Car maintenant que nous vivons à jamais, nous n'avons plus besoin de transmettre nos gènes, nos savoirs, nos expériences de vie, nos sagesse...

Si j'étais lui, je rajouterai que lorsqu'on transmet ses savoirs, parce que nous les transmettons encore, de temps en temps, nous le faisons à nos égaux, nos frères et nos soeurs. C'aurait été plus percutant. J'ai pensé à devenir philosophe, mais les travaux de l'hyper-pensée et de glorification aveugle ne m'ont jamais vraiment trop attiré. De plus, leur carrière sont particulièrement éphémère. Va savoir pourquoi, jamais un Philosophe ne reste en place plus de deux ou trois ans. C'est une sorte de parenthèse dans leur infinissable vie. Ajouter à ces deux problèmes le fait que je n'ai aucune idée de comment on devient philosophe. C'est encore un des grand mystère de la vie.

- Cet enfant que nous allons accueillir en tant que communauté sera entouré d'êtres sages et résonné. Bénis soient les Messies car ils ont exorcisé la folie des hommes.

- Bénis soient les Messies car ils ont exorcisé la folie des hommes, répétons-nous en coeur.

- D'ailleurs, c'est à moi que reviens l'honneur de vous l'annoncer, mais le sexe et le nom de l'enfant ont été choisi. Il s'agira d'une fille et son nom sera Michelle, en l'honneur de celle qui fut la seule femme à oeuvrer pour l'immortalité de la race humaine.

Nous applaudissons et je suis déçue de savoir que mon Gaston ne viendra jamais au monde. Mais je garde tout de même plaqué sur mon visage, un sourire rayonnant. Je me demande parfois si je suis la seule à le forcer, ce sourire naïf et niais.

Nous nous levons et presque spontanément, tout le monde se mit à chanter l'hymne de l'Homme, chanson sacrée et rituel.

C'est un moment, une sensation à la quelle il est facile de se laisser aller. Cette soudaine impression de communauté, de corps commun chantant en coeur un air que nous connaissions tous depuis toujours. On se sent soudain moins seul dans cette unicité, on se sent faire partie de quelque chose. C'est encore une fois un besoin que je qualifierai d'humain, de se sentir faire parti de quelque chose et de se flatter d'en faire parti.

J'ai parfois été bien embrigadé par le processus, aussi. Mais le temps fait bien son oeuvre et défait même ces instincts primaires de soudaine proximité avec son voisin de droite. Je n'y suis plus sensible depuis un petit moment, maintenant. Est-ce parce que je

suis sur-humaine, du haut de mes 306 ans ? Ou simplement trop agacée par tout pour me laisser encore aller.

Un deuxième tour de chant commence et les mains se posent sur les coeurs. C'est instantané et sans consultation.

Enfin, le silence et le Philosophe reprend la parole.

- Cet enfant aura la chance d'avoir toute l'éternité pour voir de ses yeux, l'atterrissage de notre vaisseau, les grandes découvertes scientifiques de son temps. Il pourra, comme nous tous, finir par percer les mystères des sciences, ressentir les frissons phénoménaux qui accompagne les découvertes majeure, apprendre autant qu'il est possible de le faire avec un cerveaux infatigable et immortel.

Je ne suis pas une experte, je n'ai jamais fais de science dure. J'aurai adoré faire des sciences sociales mais ces dernières sont tombé en désuétude des centaines d'années plus tôt. Enfin, je ne suis pas une experte mais il me semble que ce cerveau infatigable ne fait pas partie du packaging de l'immortalité. Peut-être que si. Peut-être que mes pratiques abime le mien et que c'est mon seul problème. Ce qui m'arrive est de ma faute. Ce qui m'arrive est de ma faute, ce qui m'arrive est...

- Je sais que certain ici ont connu l'annonce de la vie éternelle. L'une de nos fidèles est même contemporaine de notre Saint Marcel Pherra. J'aimerai vous rappelez, mes amis, mes frères, mes soeurs, l'élan d'allégresse, de joie, de soulagement, d'enthousiasme qui a submergé la planète terre lorsqu'on a su, lorsqu'on a su que plus jamais nous n'aurions à connaître la mort. C'était incroyable, inoubliable.

Je ne sais pas comment il s'en souvient, mais je n'ai jamais eu vent de ces élans de joie ou bien ils sont oubliés dans la foule de mes souvenirs. Bien sur, les résultats de l'Ecole Europe Ouest ont provoqué de vives discussions, des diatribes journalistiques sur l'horreur ou la bénédiction de cette découverte : la transformation d'un corps mortel en corps immortel.

Vous qui écoutez, vous devez sans doute vous demander comment cela fut possible. Comment un corps décapité fait pour survivre, comment mon corps a fait pour guérir une dizaine de cancer...

Ce que je vais raconter maintenant ne sont que les bribes de ce que j'ai finis par comprendre pendant mon processus personnel d'immortalisation. De ce que j'ai compris, nos corps ont été fusionné avec une forme d'intelligence organique artificielle, capable de se reproduire rapidement et de reformer ainsi tout les organismes lésé de notre corps. L'exemple que m'avait donner le Messie Blond pour mieux comprendre était le suivant :

*« Imagine que ton estomac disparaisse d'un coup. Claque, pas de chance, il n'est plus là. Hé bien la substance dans ton corps est capable de le remplacer, le temps qu'elle en reconstruise un autre. Car c'est ce qu'elle va faire, elle va sacrifier quelques uns de ses soldats pour qu'ils deviennent des cellules d'estomac. Puisque cette petite armée de petits individus dépends de toi pour survivre, ils feront tout, je dis bien tout, pour que tu continues à vivre. Si tu ne mange pas pendant plusieurs jours, ils se sacrifierons en nombre pour te donner l'énergie de continuer à vivre. Toute la difficulté de nos recherches a été de les programmer pour connaître et reconnaître toutes les carences du corps à venir. Maintenant, nous sommes même capable d'endiguer le vieillissement des organes. Mais ça, tu t'en fiches, pour l'instant. »*

Ce souvenir est soudain. Je ne me souvenais pas de cette discussion avec le Messie. L'avais-je seulement vraiment eu ? J'ai appris à discerner un vrai souvenir d'un faux et celui-ci me semble très vrai. Il y avait les détails, la soudaineté, le son de la voix. Pourquoi n'avais-je pas oublier le son de sa voix ?

Je dois visiblement avoir l'air perturbé puisque ma voisine de droite le tape sur l'épaule.

- Est-ce que vous vous sentez bien ? Vous voulez que j'appel quelqu'un ?



- Non, non, ça va très bien. J'ai eu une idée pour mon chantier actuel, ai-je mentis en reprenant un sourire poli.
- Ah oui ? Que faites-vous en ce moment ?
- La construction du nouveau Temple du district 17 Anglophone.
- Vraiment ? Ouah, dites-moi ! Et que...

Elle est coupé par un « chut » agressif émis par notre voisin du devant. Nous nous taisons et je redirige mon attention vers le sermon qui a depuis changé de thème. Il conclut en parlant de l'immense sacrifice qu'on fait les Messies. Car s'ils nous ont offert le fruit de leurs efforts acharnés, ils n'ont jamais pu profiter de leur découverte pourtant majeur. Tous étaient déjà trop vieux, trop fatigués, trop fragiles pour subir l'épuisante procédure. Ils sont aujourd'hui morts depuis longtemps, très longtemps et ils n'ont jamais pu voir le monde qu'ils ont créé. Un monde profondément humaniste où seul l'avancée de l'esprit humain compte.

C'est tragique, si on y pense. Ils n'ont jamais vu le monde *profondément humaniste* dont ils rêvaient. Mais personnellement, je ne les plains pas trop. Je sais qu'ils ont fini leur vie de la plus agréable des façons, puisqu'ils sont devenu indécemment riches. Car aux premières heures de l'immortalité, les Ecoles qu'ils ont ouvert étaient payantes et elles n'étaient vraiment pas donné. Comptez le prix en millions. Ce n'est pas pour rien que sur ce globe artificiels, nous sommes majoritairement blancs, originaires d'Europe, des Etats-Unies ou de Chine. Si les fortunés avaient sut que leur enfant finirait ouvriers éternels, peut-être auraient-ils mieux investie leur argent.

Enfin, c'est parce que les immortels étaient perçues comme de très riches personnes, qu'on m'a accepté dans beaucoup de formation. Et grâce à la bourse de remerciements que m'allouaient les Messies, les recruteurs n'avaient pas complètement tord quant à ma richesse.

Le messe se finit alors que mes pensées s'agitent sur les corps sans têtes qui existent quelque part sur cet endroit. Pourquoi les garder en vie ? Ne peut-on pas les brûler ? Arracher leur coeur ? Les découper en rondelles pour mettre fin au calvaire ?

Je quitte le temple pour rejoindre ma moto. Je pars sans plus attendre vers un autre district, pas si loin du mien, au pied des riches résidences des Scientifiques qui pilote notre vaisseau et qui s'assurent qu'aucune trajectoire de comète, qu'aucune supernova, ne perturbe notre voyage. « Ils sont le poumon de notre monde qui survit, envers et contre tout » répète souvent le Philosophe et la télévision, les journalistes, les marketeux, les gens dans les bars, les gens au travail, les gens qui baisent, moi. C'est que ça doit être vrai.

Ce que je fais durant cette petite promenade est illégal. Mais ma toge si clinquante ne détonne pas dans ce paysage de richesse et d'hautes tours vitrée. Je passe même pour la classe moyenne, ici.

Je m'arrête devant un petit bâtiment privé (possession plus que rare sur cette boule et d'avantage cher) et je me glisse vers l'entrée de derrière, empruntant une très étroite rue qui n'en es enfaite pas une. Lorsque j'arrive sur le petit jardin artificiel partagé par trois bâtiments différent, Hannah Fribel m'attend déjà sur la pas de la porte. La pelouse plastifiée et les fontaines d'eaux hologrammes donnent à cette longueur étroite un air irréel bien peu enchanteur. Il fait 25 degrés, comme tout les jours. Il ne pleut pas, comme tout les jours. Il ne neige pas, comme tout les jours.

Je rentre vite dans son petit pavillon alors que la femme feint l'amitié à haute voix :

- Oh mon amie, il y a bien longtemps que je ne t'ai pas vu !

Nos relations n'avaient absolument rien à voir avec l'amitié. Je suis sa cliente et elle, mon salut.

Sa cuisine est particulière. Une décoration à l'ancienne y vieillit. Déjà à l'époque de ma première vie, ces croquis colorés de poules et de vaches éparpillées sur les rideaux, les murs et les carreaux étaient démodés.

- On vient recharger les batteries ? me dit-elle en versant de l'eau dans une bouteille de repas.

Elle secoue et me regarde en souriant. J'observe en silence cette femme si particulière à mes yeux. Une chimiste de génie, au coeur du projet de la Grande Envolée, immortelle ravie de son sort et qui pour se payer ce minuscule pavillon, à commencer à synthétiser la cocaïne, l'héroïne, la meth et pleins d'autres joyeusetés. Elle le fait avec passion, amour, dévotion. C'est presque émouvant lorsqu'elle en parle. C'est son art, son échappatoire, sa petite folie personnelle.

- J'arrive pas à croire que tu sois déjà à plat.

- J'en ai encore, mais ça ne tiendra pas la semaine.

Elle m'offre le liquide nutritif et s'assoit en face de moi à la petite table. Je bois sans grande envie et elle commence à me fixer.

- J'ai vu Han Ferry, hier soir.

- Qui ?

- Han Ferry, un Hypnotiseur du district 17 Anglophone.

Maintenant je vois de qui elle parle. Je demande :

- Vous vous connaissez ?

- Pas avant hier soir. Il y avait une grande soirée, tout le beau monde était là. Il est venu me voir. Je ne savais pas que tu étais du genre à aller voir un hypnotiseur.

- C'est une idée de ma bosse.

Elle enchaîne :

- Il m'a demandé si c'est bien moi qui te fournis ta cocaïne.

- Quoi ?

- Oui. Il a dit que ça se voit beaucoup trop, que tu es sous substance. Que si j'avais un peu de jugeote, j'arrêterai de t'en vendre. Que je prenais beaucoup de risque, avec toi.

- De quoi il se mêle ?

- De ma sécurité. Il a raison. Si une seule rencontre avec toi lui a permis de remonter jusqu'à moi, c'est dangereux.

Je sens venir quelque chose qui ne me plait pas. J'essaye de me rassurer et avec maladresse je glisse :

- Il a dû me faire dire des choses que je ne voulais pas. J'ai l'argent comme d'habitude.

- Non, je suis désolée.

- Donne-moi un autre numéro alors.

- Non.

- Sérieusement ?

- Oui.

- Il t'a payé combien ?

- Il ne m'a rien payé. Il a eu des arguments très juste. Dans ton état mental, je ne peux pas te laisser prendre ça.

- Mon état mental ?

- Oui... Tu devrais surement essayer de vivre sans quelques temps, ça t'aiderai.

- Mais qu'est-ce que t'en sais, que ça m'aiderai ? J'ai 306 ans merde, je sais quand même me...

- Pas avec une substance qui créer de la dépendance chimique. Tu vas voir Han ce soir, non ? Il est prêt à t'aider pour ton sevrage. Je crois que tu lui a bien tapé dans l'oeil...

- J'vais pas que lui taper dans l'oeil.

D'un excès de colère, je saisis la bouteille devant moi et je l'explose sur le sol. Elle ne bronche pas. Elle doit en avoir vu d'autre, depuis qu'elle s'est lancé dans le trafic. La

vérité, c'est que je me sens trahis. Comme étranglée par son refus. Je compte tout ce que je perds : mon échappatoire. Je dis, reprenant mon calme et mon ton monocorde.

- Tu sais que d'une manière ou d'une autre, j'en trouverai. Tu viens de perdre un sacré parquet de fric.

Je m'en vais en claquant la porte. Ma colère est irrationnelle, je le sais. Pourtant, elle me dévore et il n'y a rien à faire. C'est difficile d'afficher un visage neutre dans les allées. Pourtant, c'est ce que je fais. Je sais qu'il y a des caméra et le regard toujours baladeur des passants, prêts à dénoncer tout comportement déviant. J'apaise mes gestes de colère, je mors l'intérieur de mes joues, je tords mes doigts entre eux, discrètement, dans ma poche.

J'enfourche mon véhicule jusqu'à la grande place dite du Parvis et je noie mon indignation dans une conduite dangereuse et agressive. Je cris de toutes mes forces parce que je sais qu'il sera noyé dans le bruit de moteur.

Avant le rendez-vous, je fulmine doucement dans les rues. La place du Parvis, non loin du bar où je me devais de retrouver Han, est longue et jonchée d'arbre artificiels et multicolores. Feuilles lumineuses et translucides éclairent les allées et des jeux de lumières égaye l'endroit d'un mauvais goût accablant. Pourtant j'aime bien cet endroit. C'est un des seul coin de fausse nature qui n'est pas payant. Il y a des simulateurs de jours, des pistes de ski, des forêts tropicales, des aquariums pleins de faux poissons sur cette grosse machine, mais y accéder coûte un prix démesuré. Même pour moi.

Et puis, je déteste ces endroits fait d'hologramme digne d'effets spéciaux rusher à la pisse. Les gens qui les fréquentent sont détestables et malpolis, parce qu'ils gagnent plus que les autres. Et parce que ce sont des lieux où on s'expose. Où on étale sa science en botanique, en biologie marine ou en ethnologie. J'ai fais de la biologie marine pendant un temps, j'essayais un peu naïvement de sauver les océans. Parce que j'avais fais un baptême de plongé, offert par mon premier mari, et que pas grand chose ne m'avais autant touché que la vie sous-marine, cruelle et belle. Mais le travail dans cette branche était rare, je n'étais pas assez forte et je n'ai pas pu persévérer autant que je l'aurai voulu. C'était une parenthèse de cinq ans dans ma vie, avant que j'aie rejoindre le chantier de la Grande Envolée. Elle m'a coûté mon premier mariage. Ça plus mon escapade « Antoine », il n'avait pas pu supporter, il ne pouvait plus pardonner mes nombreux abandons.

Enfin, tout ça est loin.

Je n'ai pas envie d'aller au rendez-vous. J'en suis à ce point de souvenir : je ne me rappelle plus correctement de son visage et mon esprit à adoucie ses traits. Pourtant, je sais que mon image mentale ne rends pas correctement hommage à ce visage qui me débecte plus que de raison. Je me demande parfois si cette d'idée d'avoir une seule Grande Mère ne conduira pas, un jour ou l'autre, à de l'inceste systématique.

Est-ce si grave ? Après tout, ici bas, personne ne cherche à faire des enfants. Personne ne peut en faire. Si il n'y a pas de fruits dégénérés à craindre, pourquoi refuser de coucher avec son cousin, son demi-cousin, son ou sa demi-soeur ?

J'essaye de me souvenir de ce que ça fais de marcher dans les rues bondées de Paris. En fin de journée, après la canicule, quand l'air commence tout juste à se rafraîchir. L'odeur des fleurs masquée par la pollution, les toutes discrètes brises chaudes. Le bruit des milliers de conversations rassemblées dans un si petit espace, enfermés dans les rues étroites, sans échappatoire. Les corps mortels qui cherchent ardemment à vivre leur temps, à le comprendre et à l'embrasser pour les années incertaines qu'ils ont. Leur proximité, à la terrasse des cafés, les couples attablés et les groupes d'amis. Les gens qui s'apprêtent à sortir pour vivre une nuit blanche épuisante et suante, collés à des inconnus ruisselants. Tout était bon pour que le vie soit plus longue, même les choses désagréable. Et moi, seule et incognito au milieu de tout, à observer toute cette animation

que je ne pouvais pas complètement comprendre, parce que je n'étais pas comme eux. Moi, je suis et je serais toujours. Rien ne m'a jamais paru plus naturel. Perdre du temps m'a toujours sembler être une bénédiction. Pour les quelques mortels que j'ai côtoyé, je me souviens que rien n'était plus dramatique que de passer des heures seuls, dans leur chambre, à méditer. On disait même que c'était là le drame de l'homme avec un grand H. Les gens étaient si proches les uns des autres. Physiquement. A me souvenir de ce détail, je ne trouve rien de plus étrange. Les passants que je croise tout les jours sont toujours assez éloignés les uns des autres. Très éloignés. Les couples sur le parvis, les solitaires abondants qui méditent, comme moi, les quelques amis aussi. Tous à bonne distance les uns des autres. Nous n'avons plus ce besoin viscéral des uns et des autres parce que nous survivons seul.

J'arrive au grand Cinéma du Parvis. Il y a 92 salles compactées les unes sur les autres et toujours cette interminable queue à son entrée. Jamais l'industrie du divertissement ne s'est mieux portée qu'aujourd'hui. Perdre du temps est une bénédiction. Et les films d'amours éternels qui s'enchaînent à l'affiche ont la capacité de vous voler deux ou trois heures sans que vous ne les sentiez passer. Tout le monde va au cinéma. Tout le monde veut vivre un instant une autre vie et sortir de la salle en voyant que les aiguilles ont drôlement bien avancé.

J'aurai bien aimé être conteur. J'ai toujours admiré les cinéastes. Mais ça je l'ai déjà dit. Ca m'est impossible parce que j'ai été recalée à la formation. J'en suis réduite à faire des fresques d'illustrations religieuses, pour raconter des histoires. Ai-je seulement des histoires à raconter ? Celle de la sorcière ? Celle de mon histoire interdite avec un mortel ? Celle de ma vie à l'Ecole Europe Ouest ? Marilou, Antoine... Rien de très frictionnel.

Je me sens lourde. Je suis infiniment triste et je n'aime pas penser que c'est parce qu'on m'a refusé de la cocaïne. Alors je pense que j'ai du sang sur les mains. C'est une meilleure raison d'être triste. Les survivants ont toujours du sang sur les mains. Ou au moins dans les yeux. Pas moi. Je n'ai rien vu de la fin du monde parce que j'ai été appelé très vite dans l'Utah, pour construire l'odieuse boule volante sur laquelle je m'apprête à retrouver Han. Je n'ai pas eu le choix et j'ai obéi à cet ordre tombé dans ma boîte aux lettres. Je n'ai rien vu des pluies acides, des continents sous les eaux, des cadavres partout dans les rues ou encore de l'épidémie HRK.69, une peste noire réinventée par la nature. J'ai juste subi, sans trop de mal, le manque d'eau potable, la chaleur de plombs. Les Immortels ont rapidement eu un statut à part. Nos relations avec les humains à durée limitée ont rapidement été empêché par un passeport spécial, une citoyenneté spéciale, des quartiers spéciaux. Alors je n'ai pas de sang dans les yeux, mais j'en ai sur les mains. Parce que j'ai obéi et que j'ai abandonné tout mes semblables à une agonie sur une planète que nous avons saccagé ensemble. Est-ce que cela m'a révolté ? Je ne me souviens pas. Surement, parce que j'ai toujours été de nature révoltée. Mais on nous a très vite appris que nous étions l'avenir de l'humain et que rien n'avait plus d'importance que nos corps supérieurs.

Je pense à tout ces êtres que ne sont plus, à ceux qui résiste encore sur la Terre. Je me demande si ils s'amusent plus que moi et si je n'aurai pas mieux fait de désobéir et de rester. Là-bas, j'aurai trouvé un moyen de me faire exploser et de dormir pour toujours.

J'ai très envie de dormir.

- Bonjour Albane. Vingt minutes de retard, ce n'est pas très poli, m'apostrophe Han.

Je sens de la haine pure me monter à la gorge.

- Comment avez-vous osé ?

- Oser quoi ?

- Vous savez très bien de quoi je parle.

Je contiens tout les gestes violents qui palpitent dans mes membres. Les caméras sont là, les passants aussi et ils me guettent.

- Non.
- Vous êtes allé la voir. Mêlez-vous de vos affaires.
- Oh, vous parlez de ça... souffla-t-il avec dégoût. Je vous rends service, Albane. Tout cela devenait très gênant. Tout le monde voyait bien dans quel état vous vous mettiez. Votre employeur m'a appelé très alarmée, vous savez. J'ai promis de vous aider, et c'est ce que je fais.
- Taisez-vous. Espèce de p...

Il tend vers moi ses longs doigts et y roule une de mes mèches de cheveux en désordre pour la remettre en place, derrière mon oreille. Son geste me coupe. Il est intrusif et d'une violence folle.

- Vous avez une tête pleine de souvenirs qui mérite d'être sauvegardés. Cette chose risquait de l'endommager.

Il descend sa main jusque sur ma joue et la caresse doucement, suivant son propre geste d'un regard avide. Puis il plante ses yeux dans les miens.

- Vous êtes encore plus belle, lorsque vous n'avez pas ce regard flasque et cette tendance à grincer des dents.
- Je vous emmerde.

Je voulais partir et je m'apprêtais à le faire mais il m'attrapa le bras pour me tirer vers lui.

- Je peux vous aider pour le manque. L'hypnose sers à beaucoup de chose. Vous avez besoin de moi.

Je ne pu retenir un rire nerveux. Il ne lâcha pas sa prise. Il ne serrait pas, mais il me tenait.

- Je n'ai pas besoin de grand monde.
- Détrompez-vous.
- Pourquoi vous mêlez-vous de mes histoires ?
- Je vous l'ai dit, vous m'avez touché.
- Je ne vois pas comment j'ai fais. On a échanger quelques banalités. Rien de plus.

Il s'apprêta à dire quelque chose mais s'arrêta au profit d'une réflexion. Je le vis réfléchir à ses prochains mots. Les mâcher et les peaufiner pour qu'il soit l'arme de ma capitulation.

- Avec cette beauté que vous avez, il n'y a pas besoin de plus.
- Ce n'est pas avec des flatteries que vous m'aurez.
- Je m'en doute. Vous n'êtes venu ici que parce que vous vouliez voir ces fameux corps sans têtes, n'est-ce pas ? Il ne me reste qu'à vous convaincre que ma compagnie n'est pas désagréable.
- Je suis déjà convaincu de l'inverse.

Il m'emmena d'abord boire un verre dans un bar que je ne connaissais pas. Il me raconta comment il avait eu accès aux savoirs nécessaire pour réussir à pratiquer l'hypnose de manière efficace. Un première génération lui avait parlé la de la pratique et lui en avait appris quelques ficelles. Il s'était servit de ses bases pour pousser plus loin le savoir faire, étudié le cerveaux humain avec zèle pour réussir à faire remonter des souvenirs enfouis. Il me dit qu'il n'offrait ses services seulement depuis un an et que le succès rencontré était immense. Qu'il en était ravi car tout ces souvenirs qu'on lui racontait lui ont permit de se constituer une Histoire détaillée de l'humanité et ce, depuis le début de l'immortalité.

Ainsi, pendant ses heures perdus, il s'affairait avec quelques autres passionnés à la rédaction d'un livre dont le titre provisoire était "Histoire de l'Humanité Moderne, de l'annonce de l'immortalité à la Grande Envolée." Il me promit qu'il me le ferait lire en avant-première, avec un ton « polisson » que je trouvais détestable.

Moi, je ne lui disait pas grand chose. Il me demanda pourquoi j'avais eu l'envie de faire de la mosaïque et je lui répondit que je ne savais pas trop. Puis il m'interrogea sur quelques uns de mes autres métiers. Je lui fit la liste de mes savoirs sans grande envie.

